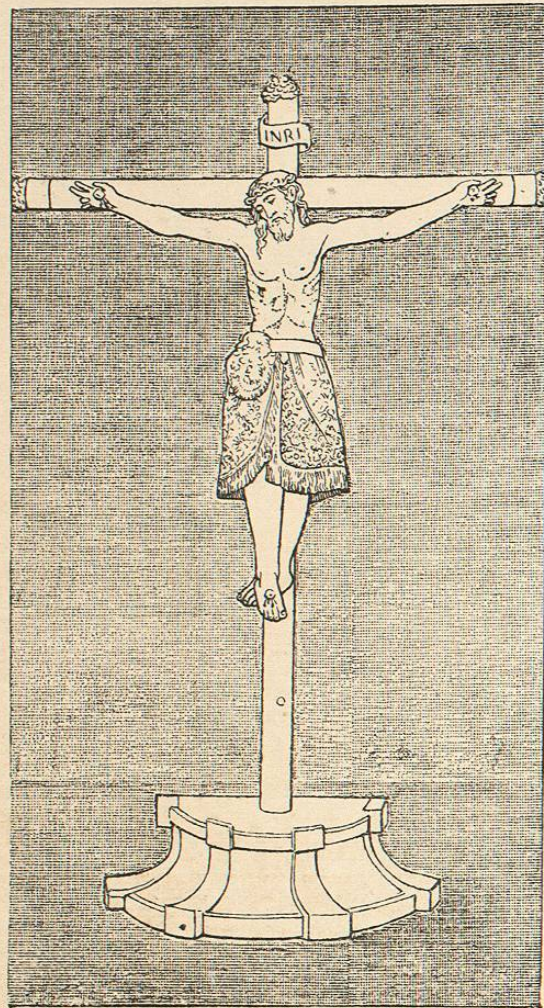


Dans son Évangile, Notre-Seigneur, en deux mots, a peint l'homme que la richesse attache à la terre : « Il était revêtu de pourpre et de lin, et il faisait, chaque jour, de splendides festins (1). » Vaniteux et gourmand, voilà bien le mondain.

Nous venons de voir comment, à la vue de Jésus crucifié, Élisabeth de Hongrie, Catherine de Sienne, Marguerite de Cortone et M<sup>me</sup> Leboeuf avaient rejeté loin d'elles la pourpre, les parures et la fascination de la bagatelle. La vue du crucifix n'est pas moins efficace pour réagir contre la sensualité de la bouche.



LE CRUCIFIX DE SAINTE ROSE DE LIMA, conservé en l'église des Dominicains de Lima.

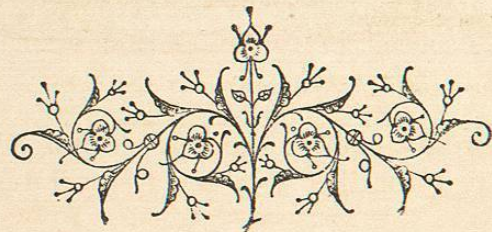
Nicolas de Tolentino était rempli d'une tendre affection pour la passion du Sauveur. Aussi à l'exemple de son grand patron, aimait-il à jeûner trois fois la semaine.

Rose de Lima avait un amour ardent pour la croix. En méditant son crucifix, elle avait vu les lèvres de Jésus abreuvées de fiel, desséchées par la soif. Elle veut imiter son Sauveur : « Dès son enfance, lissons-nous en sa vie, elle s'abstint de manger de toutes sortes de fruits qui sont excellents dans le Pérou. A l'âge de six ans, elle commença à jeûner trois jours de la semaine au pain et à l'eau ; elle mêlait à ses aliments de l'absinthe et autres herbes amères, et elle avait un vase plein de fiel dont elle se lavait la bouche, chaque matin, en mémoire du fiel dont le Sauveur a été abreuvé sur la croix. »

Chers lecteurs, si la vue du crucifix ne vous pousse pas à cette mortification héroïque, elle vous détournera du moins des raffinements de la sensualité moderne. Disciples du Crucifié, vous ne serez pas de

ces gourmets, plus païens que chrétiens, privant leurs fournisseurs du repos dominical pour faire paraître, le dimanche, sur leur table, un pain plus mollet, une pâtisserie plus fraîche et plus exquise.

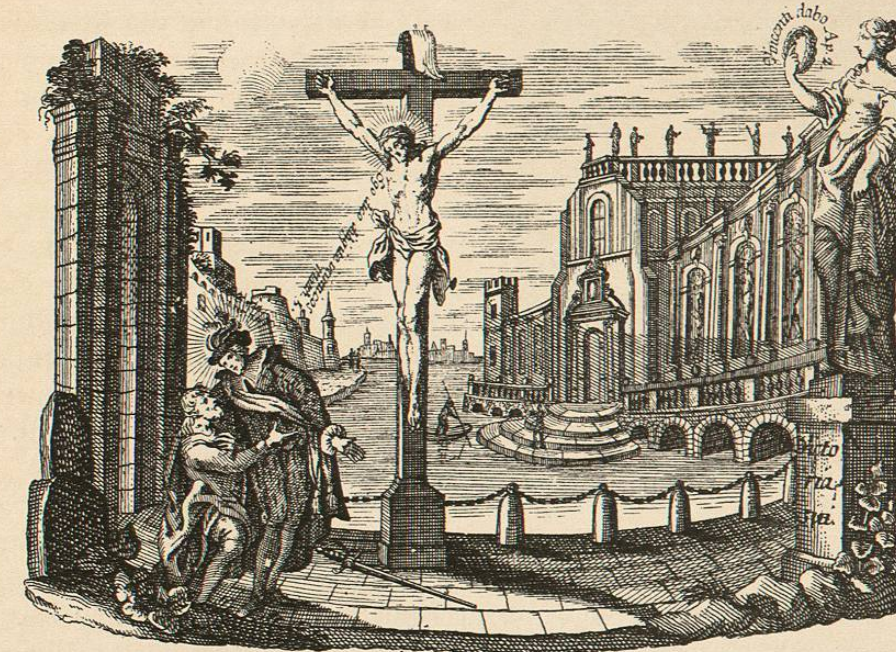
1. Luc, XVI, 29.



## Chapitre Quatrième.

### LE CRUCIFIX ÉCOLE DES GRANDS SACRIFICES.

QUAND saint Paul nous dit de dépouiller le vieil homme avec ses œuvres, *cum actibus suis*, il semble principalement viser le dépouillement de l'âme. Une des affections mauvaises les plus difficiles à dépouiller, c'est le ressentiment : on a été lésé dans ses intérêts, froissé dans son amour-propre, blessé peut-être dans son honneur, et l'on garde volontairement dans le cœur de l'amertume, parfois même de la haine, pour l'auteur de ce dommage fait à nos biens ou à notre réputation, oubliant que Notre-Seigneur nous dit en saint Matthieu : « Si tu apportes ton offrande à l'autel et que là



SAINTE JEAN GUALBERT, A LA PENSÉE DE JÉSUS CRUCIFIÉ, PARDONNE A SON ENNEMI.  
(D'après une vieille gravure.)

tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande près de l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère, et puis tu viendras offrir ton présent (1). »

Que de chrétiens, hommes et femmes, détournés du service de Dieu par un ressentiment, par une rancune volontaire ! Qu'ils regardent donc la croix ! La première des sept paroles qu'y prononce le Sauveur est une parole de pardon.

1. Saint Matthieu, v, 24.

Dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, vivait un gentilhomme nommé Jean Gualbert : un de ses parents ayant été assassiné, Jean résolut de tuer le meurtrier. « Un jour, dit son historien, que notre Saint allait à Florence, rêvant dans son esprit comment il pourrait trouver l'auteur du crime et s'en défaire, il l'aperçut qui venait à sa rencontre dans un lieu si étroit qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. Gualbert saisit son épée ; il va la passer au travers du corps de son ennemi ; mais celui-ci se jette soudain aux pieds de Jean et, les bras étendus en forme de croix, il le conjure par la Passion de Jésus-Christ, de ne pas lui ôter la vie. Le gentilhomme fut touché : « Je ne puis vous refuser, dit-il, ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Priez Dieu de me pardonner mon péché, » et il l'embrassa avec effusion.

Jean continue son chemin jusqu'à l'abbaye de Saint-Miniat ; il entre dans l'église : tandis qu'il priait, le crucifix <sup>(1)</sup>, sur l'autel, incline la tête, comme pour le remercier du pardon qu'il avait si généreusement accordé pour son amour.



LE BIENHEUREUX LOUIS BERTRAND.  
Le pistolet miraculeusement changé en crucifix.  
(D'après une ancienne gravure.)

Vers la même époque, saint Louis Bertrand, par l'intervention miraculeuse du crucifix, ramenait à des sentiments de clémence l'âme ulcérée d'un gentilhomme. — Le Saint avait repris publiquement les vices alors régnants. Parmi ses auditeurs, un gentilhomme se crut spécialement visé et résolut de se venger. Il va à la rencontre de Louis Bertrand et dirige sur lui le canon de son pistolet. Le saint Dominicain, sans s'émouvoir, fait sur l'arme un signe de croix. Le pistolet vole en éclats. À sa grande surprise le gentilhomme, au lieu de l'arme meurtrière, ne voit plus dans sa main que le doux emblème de la miséricorde, le crucifix. Tout ému, il se jette aux pieds du thaumaturge et lui demande humblement pardon. Ce fait miraculeux est rapporté par le promoteur même de la cause de canonisation de saint Louis Bertrand, et inséré dans le Bréviaire Dominicain <sup>(2)</sup>.

Voici un fait, qui, sans avoir le caractère miraculeux des prodiges que nous venons de raconter, montre comment, par sa seule vue, le crucifix désarme parfois, même le bras d'un incrédule.

Un sceptique de notre siècle, dans un accès de colère, allait poignarder, au milieu de son sommeil, celle qu'il croyait infidèle ; sur la poitrine qu'il allait percer il aperçoit un christ d'ébène. Écoutez, telle qu'elle nous est racontée dans une page fameuse, la victoire du crucifix sur une âme avide de vengeance : « Je reculai, frappé de crainte ; ma main s'ouvrit, et l'arme tomba... Je joignis les mains tout à coup et me sentis fléchir vers la terre : « Seigneur, mon Dieu, dis-je en tremblant, Seigneur, mon Dieu,

1. Ce crucifix est vénéré à Florence, dans l'église de la Trinité.  
2. Voir dans les Bollandistes, 10 octobre. *Vita auctoris, auctore Bartholomæo, Avignano, causa canonizationis auctore.*

vous étiez là !... » Un seul instant m'avait rendu le calme, la force et la raison. Je m'avançai, je m'inclinai... je baisai le crucifix. « Dors en paix, lui dis-je, Dieu veille sur toi... j'en jure par ton Christ, je ne tuerai, ni toi, ni moi... Et toi, Jésus, qui l'as suavée, pardonne-moi... Je suis né dans un siècle impie, et j'ai beaucoup à expier. Pauvre fils de Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer. Je ne t'ai pas cherché dans les temples ; mais grâce au ciel, là où je te trouve, je n'ai pas appris encore à ne pas trembler. Une fois, avant de mourir, je t'aurai du moins baisé de mes lèvres... Souviens-toi qu'un infortuné n'a pas osé mourir de sa douleur, en te voyant cloué sur une croix. Impie, tu l'as sauvé du mal. » Si la vue du crucifix désarme la passion ; si elle va jusqu'à donner au chrétien la force d'embrasser un meurtrier, elle lui donne encore la force de baisier avec résignation la main de Dieu, quand elle brise notre cœur, en dépeuplant notre foyer.

En racontant le massacre des Innocents, saint Matthieu remarque qu'on entendit en Rama des pleurs et des hurlements : c'est Rachel qui pleure ses fils, et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus.

Trente-trois ans plus tard, Rachel, dans la contemplation de son Dieu crucifié, eût pu trouver une consolation qu'elle n'avait pas alors. — La bienheureuse Mélanie, écrit saint Jérôme, venait de perdre un mari tendrement aimé, elle le pleurait encore, quand soudain son fils unique lui est ravi par la mort. « D'abord, elle reste immobile de douleur et comme terrifiée par ces coups redoublés. Mais elle aperçoit son crucifix ; elle le prend, elle le baise, et, en le baisant, elle trouve la force de bénir Dieu. »

Dans le cours des âges, que de mères, que de veuves, frappées de coups semblables, ont trouvé le courage dans ces plaies de Jésus, où Mélanie l'avait puisé !

La mort prématurée de ces êtres chers qu'unissent les liens du sang, est peut-être le sacrifice le plus cruel que Dieu puisse imposer ici-bas à un cœur humain.

Il est un sacrifice plus méritoire encore, parce qu'il est volontaire, c'est le sacrifice qu'un jeune homme et qu'une jeune fille font à Notre-Seigneur en entrant dans la vie religieuse ; sacrifice que saint Thomas ne craint pas d'appeler un holocauste, parce que l'on s'y consacre à Dieu totalement, sans rien réserver de la victime offerte <sup>(1)</sup>, sacrifice si agréable au Créateur que, selon le Docteur angélique, en embrassant l'état religieux on obtient la même grâce qu'en recevant le Baptême <sup>(2)</sup> ; sacrifice, à toute époque, douloureux à la nature, puisque les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, flammes de l'holocauste, consomment ce qu'un être a de plus cher au monde, les biens de la fortune, les plaisirs du corps, l'indépendance de la volonté, — sacrifice plus douloureux de nos jours, où le jeune homme et la jeune fille, appelés de Dieu, se voient trop souvent contrariés dans leurs desseins par l'égoïste amour, par la cruelle tendresse de leurs parents, et se voient dès lors contraints, pour répondre à l'appel divin, de s'arracher violemment aux bras d'un père et de faire couler les larmes d'une mère.

Quel est le principe de ce grand sacrifice ?

Dans la discussion fameuse d'une loi néfaste, un orateur sectaire cherchant à expliquer l'existence de nos 160,000 religieuses françaises, disait, le 15 janvier 1901, aux représentants de la nation : « Dans la lutte actuelle pour l'existence... on comprend à merveille que l'oubli du souci matériel puisse apparaître, même au fond d'un couvent, comme une séduction suprême <sup>(3)</sup>. »

1. *Summa Theolog.* II<sup>a</sup> II<sup>æ</sup>, q. 186, art. 1.  
2. *Ibid.*, II<sup>a</sup> II<sup>æ</sup>, q. ult., art. 3 ; ad 3.  
3. M. René Viviani. — Chambre des Députés. Séance du 15 janvier 1901.